

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Impressions automnales / Alfred Nello

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 518-521

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Impressions automnales.

Les feuilles tombent, les unes après les autres, lentes, dans le brouillard pluvieux. Toute la symphonie bruissante des arbres, qui se joue lointainement sur les coteaux, décroît et s'atténue. A chaque mesure une corde se rompt dans l'orchestre ; une feuille se détache.

Elles meurent, mais comme à regret. Elles tombent, mais laissant dans l'écorce une cicatrice. Elles ralentissent leur chute silencieuse à mesure qu'elles s'approchent du sol. Elles se posent enfin sur le gazon, dont elles tachent la teinte allanguie de leur rousseur crue. Elles pourriront bientôt.

Les feuillages ont emmagasiné pendant les mois chauds les sucS nourriciers et les sèves fécondes ; ils ont fait leur besogne journalière ; les fruits ayant mûri, ils ont fini leur ouvrage ; ils peuvent mourir.

Comme les arbres sont cadavériques dans cette bruine de novembre ! Comme ils tendent misérablement vers le ciel de cendre leurs grandes branches décharnées ! Sous la neige et le givre, comme ils vont paraître morts !

Mais la vie travaille quand même dans l'intime de l'aubier. L'hiver, les arbres se recueillent ; ils ramassent leurs forces ; ils distillent leurs sèves à travers les tissus, les purifient, les concentrent. Et quand viendra le temps de produire ; lorsque, sous le soleil de mars ou d'avril, la terre sentira dans son sein le remuement de la fécondité ; lorsque les champs exhaleront des

vapeurs violettes, les arbres se réveilleront. Ils feront activement surgir les feuilles, hâtifs à joindre leur travail personnel au travail collectif de la nature. Tous, du noisetier au chêne, feront leur besogne, chacun selon sa vocation. Ils savent que, pour que le printemps se fasse, il faut le labeur obscur, dévoué, quotidien de chacun ; il faut la collaboration de toutes les énergies vitales ; il faut, si je puis dire, l'union et l'action « sociales » des arbres.

Aussi, à l'envi des grillons et des fauvettes, des blés et des roseaux, des ruisseaux et des vents, des nuits et des jours, - qui, eux, chacun de sa façon, chacun dans sa sphère d'influence, s'empresseront de coopérer à l'œuvre totale, - les arbres feront-ils pousser les feuilles, grandir les rejetons, gonfler les fruits. Les sèves montent et descendent : les frondaisons aspirent les gaz de l'air ; les racines fouillent et s'assimilent ; les pistils se fécondent ; toutes les forces entrent en jeu.

La nature en corporation se met en devoir de produire son œuvre de vie.

Et tout cela s'harmonise si bien, parce que chaque être remplit exactement son « devoir d'état ». Le devoir d'état de l'arbre n'est-il pas de faire pousser au temps propice fleurs, feuilles et fruits ? Le devoir d'état de l'eau, n'est-ce pas de couler ; celui du feu, de brûler ; et ainsi de toute chose ?

Et ainsi de nous.

Ne devons-nous pas, nous aussi, travailler avec ordre et persévérance, selon l'âge et la vocation ? A nous aussi, Dieu demande de remplir exactement notre

« devoir d'état », notre « métier ». C'est la vie commune, quotidienne de notre « métier » qui est la vraie vie, féconde et méritoire, quoiqu'elle soit humble et souvent triviale. Telle est la vie du cœur, qui bat en nous uniformément, sans se lasser. S'il s'ennuyait ; s'il voulait faire du « plus grand », quel désastre en notre corps ! Ou si l'eau, cessant de couler, voulait faire du « plus grand », ou si le feu, voulant faire du « plus grand », se fatiguait de brûler, quelle perturbation en la nature ! De même, dans notre vie morale, nous devons faire notre devoir d'état tout d'abord et journalièrement.

Faire son métier, n'est-ce pas l'obligatoire « action sociale » ? Car que réclame de chacun la société, si ce n'est qu'il fasse son métier ? Elle demande d'un potier, qu'il fasse des pots ; d'un tanneur, qu'il tanne ; d'un ramoneur, qu'il ramone ; d'un agriculteur, qu'il laboure, enseme et fauche ; d'un médecin, qu'il soigne ses malades ; d'un étudiant, qu'il étudie. Et cela, la société l'exige de tout homme, comme la nature exige de tout arbuste qu'il produise des fleurs, des feuilles et des fruits. La société vit de ce travail de chacun ; elle le compte et Dieu aussi.

Malheur donc aux arbres verts, lourds de feuilles, mais sans fleurs et sans fruits, pareils à ce figuier que Jésus un jour maudit et qui fut desséché aussitôt !

Malheur aussi à qui ne concentre pas obscurément, à l'instar des arbres les sèves, les essences de ses études ; qui ne ramasse pas les forces vives de son intelligence et de son cœur pour la production de plus tard ! Lorsqu'il devra fournir son travail, il sera épuisé.

Malheur à celui qui dissipe alors qu'il faut emmagasiner, qui gaspille follement et use ses facultés ! C'est un arbre insensé qui ouvre ses bourgeons pendant les gels des nuits d'hiver. Cet arbre-là, dans les temps de l'activité, dans la saison des pousses, des fleurs et des feuilles, dans l'opulence des foins, des moissons et des bois, tendra lamentablement vers le ciel d'azur clair, par un grand soleil estival, ses bras dépouillés :

Il sera sec !

Altred NELLO